

Se souvenir 6



Hanno NEIDHARDT

Les études médicales. L'urgence

Je fus reçu à l'internat des hôpitaux d'Alger début novembre 54. Mes collègues et moi-même fûmes nous aussi des fils de la Toussaint ! » Comme on appelait alors nos adversaires

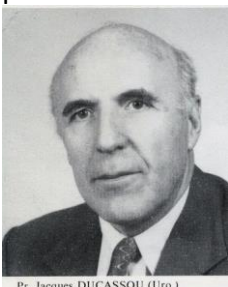


fils de la Toussaint :Les chefs FLN qui déclenchèrent la guerre

Le régime des études médicales était le même qu'en France : La faculté de médecine d'Alger, appuyée sur un CHU souvent plus équipé qu'en métropole (influence américaine) Les diplômés étaient donc identiques à ceux de la France, même si cela fut parfois contesté ultérieurement, sans effet d'ailleurs sur le système de l'internat. Il comportait un concours et quatre à cinq années d'applications. Cela n'a pas empêché les critiques et les calomnies dans une partie de la presse métropolitaine ; que nos adversaires musulmans nous aient accusés d'empoisonner nos malades, ou de laisser dans le ventre des enfants de petites bombes à retardement .Cela peut être considéré comme de « bonne guerre» si tant est qu'il en existe. Mais de la part de certains métropolitains, cela m'a dégoûté. La moindre de ces calomnies était d'écrire que nos hôpitaux étaient réservés aux blancs. Nous allions en voir d'autres de la part de ce que je ne considérais plus maintenant comme une mère patrie.



Il fallait partir à ce moment et ignorer les discours mensongers de nos politiciens. Nous ne le fîmes pas ...



Pr. Jacques DUCASSOU (Uro.)

Je passais le concours de l'internat en novembre 1954. Ce concours était la clé d'une future carrière hospitalo-universitaire avec des spécialités haut niveau.

Le professeur Ducassou urologue bordelais émigré à Alger m'avait pris en amitié. Il me parla d'agrégation, on verra qu'il n'en fut rien, le sort me destinait en lieu et place de grandes spécialités à la plus générale des chirurgies, l'URGENCE.

Je fis, de 1954 à 1956 la première partie de mon internat en y ajoutant un stage en infectiologie, spécialité de l'hôpital El Kettar cet établissement surmontait la vieille ville, dite la Casbah. Nous étions en prise directe avec la bataille d'Alger, objet de tant de commentaires mais qui mit fin au terrorisme urbain. C'est à El Kettar que je développai mon goût pour les problèmes de l'infection.



En 1958, j'ai assisté à l'assemblée générale de l'internat et dans un beau mouvement patriotique, l'assemblée unanime proposa la résiliation générale du sursis militaire. Geste symbolique mais un peu idiot : il fallait bien des internes pour soigner les civils...

Service militaire

Le lendemain je me trouvais tout seul au bureau de recrutement de la 10e SIM. La suite est classique du moins dans les années 50 : « les classes », séjour initiatique à la Salpêtrière, en fait un local enterré, les anciennes écuries du dey d'Alger. Les trois soupiraux nous permettaient de voir sous les chevilles des demoiselles se rendant à la plage voisine : une vraie consolation !



L'adjudant-chef Taleb qui n'était pas insensible à une bonne bouteille, m'offrit ainsi la possibilité d'échapper à la réclusion générale à la condition d'être discret !

Le deuxième épisode de notre formation médico-guerrière se passait à Paris: caserne de Lourcines et du Val de Grâce.

L'enseignement était très intéressant, complété par des exercices de tir et un enseignement de la chirurgie de guerre, fait par les anciens d'Indochine qui savaient de quoi ils parlaient. J'appris presque par cœur le manuel du gradé. Je sortis premier à l'examen terminal de sortie de stage.



On nous entretenait de la gloire qui nous attendait sur les bords du Nil. Le général Bonaparte était évoqué à tout moment, en réalité, nos buts étaient atteints, comme l'affirmait un ministre, nous nous retrouvâmes du jour au lendemain en Kabylie, sous la neige de décembre !

Chirurgien des urgences

Je fus affecté à plusieurs stages successifs : Tizi Ouzou, Alger, Blida, Médéa, Laghouat. A Médéa petite ville de montagne, ancienne capitale de l'émir Abdelkader, je portais le titre pompeux de « chef d'antenne ». En fait j'étais seul chirurgien, avec un anesthésiste interne des hôpitaux de Strasbourg et pneumologue de son métier. Vu notre manque d'expérience nous souhaitions vivement que le secteur reste calme, d'autant que les intempéries, neige et inondations nous avaient isolés. Il n'en fut rien.



Une bombe d'avion savamment bricolée par un agent tchèque fit sauter le train. Cette bombe était placée de telle façon qu'elle devait exploser sous la voiture censée contenir les officiers. En fait l'ordre des voitures avait été modifié et c'est dans un wagon plein de femmes et d'enfants que la machine infernale explosa. Ce fut un affreux carnage, Je ne cessai d'opérer et d'amputer pendant 24 heures. Les victimes étaient des familles européennes qui allaient rendre visite à leurs maris internés comme communistes dans un camp voisin !

Autre drame, deux patrouilles françaises se mitraillèrent dans l'obscurité. Quelques morts, plusieurs blessés graves. C'est là que j'observai ma première insuffisance rénale après rétablissement de la continuité artérielle du membre inférieur. L'épuration extra-rénale retardée par les circonstances, ne put sauver ce malheureux.



Pr. Edmond BENHAMOU (Mal. Infect.)